

V^e Festival international du film pour enfants de Montréal

Heureuses surprises

Francine Laurendeau

Numéro 219, mai-juin 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurendeau, F. (2002). V^e Festival international du film pour enfants de Montréal : heureuses surprises. *Séquences*, (219), 8-8.

Les Enfants de ma soeur



Les Enfants invisibles

Manifestations

V^e Festival international du film pour enfants de Montréal

Heureuses surprises

Je n'avais toujours abordé que par la bande les festivals de cinéma pour enfants, me contentant chaque fois de voir chez moi un ou deux films sur cassette, pour la préparation d'un article ou d'un entretien radiophonique. Mais cette fois, membre du jury du Festival international du film pour enfants de Montréal (FIFEM), j'étais littéralement prise au piège. Jo-Anne Blouin, la directrice-fondatrice du FIFEM, avait été claire : nous allions devoir visionner les films avec le public, donc dans le tumulte des auditoriums enfantins et, ô horreur, avec traduction simultanée, les enfants ne sachant pas encore lire ou n'ayant de toutes façons pas l'habitude des sous-titres. Je garde un souvenir douloureux de la traduction simultanée pratiquée dans quelques pays d'Europe de l'Est : on baisse radicalement le son du film tandis qu'une voix monocorde débite le texte. J'allais être agréablement surprise.

La cinquième édition du FIFEM s'est tenue à Montréal du 2 au 10 mars, au cinéma Impérial. On connaît le charme vieillot de cette salle et la compétence de son projectionniste, Jacques Lamarche, qui sait fort bien naviguer à travers la diversité des formats et des cadrages. Autre constatation rassurante : le public était au rendez-vous, pour un total de quelque 10 000 entrées. Un public familial avec des enfants de tous les âges, un auditoire bruisant, rieur, curieux et attentif. Et il est important de signaler que ce festival ne se contente pas du jury international cité plus haut, mais nomme également un jury enfants. Au rythme de deux séances par jour, nous avons pu voir une dizaine de longs métrages en provenance de neuf pays et autant de courts, presque tous canadiens.

Je glisserai sur les trois longs métrages d'animation, techniquement brillants mais d'un intérêt inégal, trois adaptations tentant laborieusement de moderniser des classiques : *Tristan et Iseut*, de Thierry Schiel (Luxembourg), *Aida*, de Guido Manuli (Italie), et *Bécassine, le trésor des Vikings*, de Philippe Vidal (France). Nous reviendrons sur *Bécassine* qui doit prendre l'affiche cet été. L'unique long métrage canadien, *Un passage pour*

Ottawa, de Gaurav Seth, raconte l'histoire d'un petit Indien dont la mère va mourir et qui est envoyé chez un oncle, à Ottawa. Un film au sujet touchant mais au développement lourd et aux dialogues inutilement explicites. C'est à un film danois que le jury enfants a décerné son prix du Meilleur long métrage, *Les Enfants de ma soeur*, comédie sans prétention de Tomas Villum Jensen. Et c'est un autre film danois, *Envoyez-nous des bonbons*, de Caecilia Holbek Trier, qui s'est mérité le Grand Prix du jury international. Pour les vacances, deux petites filles de Copenhague sont transplantées à la campagne chez de vieux cousins. Découverte d'un monde nouveau, affrontement entre les générations, une aventure suivie avec intensité par le jeune public citadin de l'Impérial.

Pour mieux s'approcher d'une fillette dont il est amoureux, un petit garçon tente de devenir invisible en suivant d'inquiétantes pratiques de sorcellerie. Film au réalisme magique, *Les Enfants invisibles*, de Lisandro Duque Naranjo, évoque avec une tendresse empreinte de sensualité la vie quotidienne d'un village colombien. J'ai également trouvé infiniment séduisante *Mlle Minou*, chatte accidentellement transformée en humaine. Parlant la langue des chats et arpentant les toits chaque nuit, la jeune fille se tient au courant des potins de la ville et peut donc renseigner Tibbe, journaliste en mal de nouvelles. Un film hollandais de Vincent Bal.

Deux comédiens assuraient en alternance la traduction française. Je continue évidemment à préférer les sous-titres, mais je dois admettre l'efficacité de l'exercice. J'ai particulièrement apprécié la performance de Martin Dion qui m'a ainsi décrit le travail. Il faut d'abord connaître le film, c'est-à-dire le visionner sur cassette, le décortiquer, texte en main, se l'approprier. Pour découvrir trop souvent que la traduction fournie est exécrable. Il a dû réécrire complètement le texte des *Enfants invisibles*. Quand le film est particulièrement bavard, comme *Un passage à Ottawa*, il faut couper des répliques pour réussir à entrer dans le temps. Il faut, tout en étant très présent, ne jamais prendre la place du film. Il faut enfin que la bande sonore originale demeure perceptible si on ne veut pas perdre l'atmosphère du film. Bref, du grand sport.

Francine Laurendeau